

## **TECTONIQUE DES PLAQUES EN ASIE**

Quelles que soient les limites occidentales qu'on lui donne, le continent asiatique est affecté, du Japon à l'Iran, par de fréquents et violents événements tectoniques. Il n'est pas le seul, mais il se trouve qu'aujourd'hui la vive croissance économique qu'il connaît bouleverse la carte productive de la planète, les flux de marchandises, d'épargne et de capitaux, à la manière d'un incessant séisme. Qui plus est, tout semble se passer comme si l'avenir signifiait un retour au passé, comme si l'on remontait deux ou trois siècles plus tôt, quand l'Asie précédait les autres régions du monde par ses techniques, ses capacités et ses richesses.

Il convient d'y regarder de plus près. Le phénomène n'est pas inopiné, qui remonte à la résurrection du phénix japonais, suivie par l'envol des quatre petits « dragons », Corée du sud, Taiwan, Hong Kong et Singapour. Bien que cela aille désormais de soi, les choses ne sont de ce fait plus comme elles l'étaient en 1964 lorsque, Tôkyô étant la première capitale asiatique à accueillir les Jeux olympiques, l'Occident s'aperçut que l'archipel n'était plus l'empire de la camelote. Il importe de comprendre comment ce développement s'est accompli, quelles voies ont été suivies, quelles différences existaient entre elles et quelles contradictions les travaillaient. Le modèle de l'État développeur ou développementiste, dont le Japon a été le premier sectateur avant la Corée du Sud, Taiwan et Singapour, ne s'est pas limité à organiser la remontée des filières et à poursuivre une stratégie de substitution des exportations – c'est le schéma du « vol de grues sauvages » –, il aidait à la naissance et à la consolidation des acteurs, définissait leurs relations productives, assurait l'autonomie de financement par le drainage d'une épargne forcée, protégeait le marché national et régulait la lutte-concours entre firmes. Certes, Taiwan et Singapour ont pu s'appuyer sur la diaspora chinoise et, dans le cas de la cité-État, mobiliser les investissements directs étrangers, mais il

s'agissait bien du même modèle jusqu'à ce que, à partir du milieu de la décennie 1980, il ne commence à se défaire selon des rythmes différents et à des degrés divers, sous l'effet des contradictions internes et des pressions externes. Mais avec l'Inde et la Chine, on change d'échelle, et dans le cadre d'une nouvelle vague de mondialisation.

On ne saurait se borner au taux de croissance du PIB, ni même à l'économie conçue comme une annexe de la mathématique, alors qu'elle est un écheveau de rapports sociaux entre classes, ordres, castes, voire groupes ethno-culturels. Aussi doit-on également retenir que l'Asie, surtout au sud du continent, connaît la plus forte concentration de pauvres de la planète, que la si décisive question agraire n'a pas été résolue dans nombre de pays, des Philippines au Népal et au Pakistan, que la croissance extravertie est porteuse d'un creusement rapide des inégalités, que la dépendance vis-à-vis des marchés riches demeure, que l'emprise des filières productives établies par ces derniers structure encore les relations économiques internes au continent, que le dépècement du modèle de l'« État développeur » a affaibli la demande intérieure et ébranlé les compromis sociaux des économies développées d'Asie.

Plus encore, comment définir par quelques équations, quand bien même elles seraient à plusieurs inconnues, autant d'espace, autant d'hommes et autant d'histoire ? Et que retenir dans cela ? Les agricultures maîtresses de l'eau ou les échanges marchands à grand rayon, les invasions des peuples à cheval ou leur domestication, la stabilité des empires ou leurs ruptures, la prédominance technique et productive jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ou l'épreuve déchirante et humiliante de la subjugation, le levain et terreau d'élaborations théoriques et pratiques que fut le marxisme ou la vulgate libérale, la conférence de Bandung ou les clivages ultérieurs entre voies de développement et alignements internationaux, la lutte historiquement sans pareille consentie par le peuple vietnamien ou les échecs des autres guérillas ? En tout cas, ne jamais oublier que les États-Unis parvinrent à prendre le relais des empires et à dominer la zone périphérique, le « *rimland* » des géopoliticiens anglo-saxons.

Or, l'un des phénomènes majeurs des deux dernières décennies, bien évidemment passé inaperçu de l'analyse banale, est que l'Asie se dote d'organisations propres, non point à l'échelle continentale mais, pour l'heure, à celle des régions, Asie du Sud-Est, Asie méridionale, Asie centrale, avec le retard compréhensible de l'Asie du Nord-Est. Elles diffèrent par leur genèse, par leur nature et par leurs objets. Les plus actives

pésent désormais d'un poids réel en ce qu'elles réduisent les options de la puissance hégémonique, comme c'est le cas de l'Organisation de la conférence de Shanghai (OCS), qu'elles structurent des espaces géopolitiques, à l'instar également de l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (ASEAN), et qu'elles tendent, l'une et l'autre, à dessiner des configurations d'un type nouveau. Cette tendance s'est accentuée sous l'effet de plusieurs facteurs, la ruée des appétits extérieurs et la vulgarité de l'expansion américaine dans le premier cas, la crise financière de 1997 et les plans dictés par le FMI dans le second. Certes, l'ordre international n'en a pas été bouleversé du jour au lendemain, mais les effets peuvent être durables et les mémoires tendent à être longues chez les peuples qui en ont une. Quoi qu'il en soit, l'ordre que les États-Unis avaient établi sur la périphérie du continent et qu'ils espéraient étendre dans la foulée de leur victoire historique contre l'ours polaire s'en est trouvé contesté. Mieux, la crise actuelle, parce qu'elle est systémique, devrait accentuer les processus ébauchés. Les remèdes du FMI ne sont plus acceptés, des immunités apparaissent, les forces motrices ne sont plus uniquement les mêmes. Ne parlons pas ici de l'Europe, qui s'est mise hors course, mais, pour les États-Unis d'Amérique, la question passe au premier plan. Le récent et bref voyage de Barack Obama en Asie orientale ou les plus récents écrits de Zbigniew Brzezinski concernant le « grand échiquier » en sont témoins. L'ajustement stratégique est majeur, qui devrait retenir l'attention de chacun.

Cette tendance à l'autonomisation de l'Asie s'accompagne d'une contre-tendance, tensions et rivalités qui ne remontent que rarement à un passé lointain, mais plongent leurs racines dans les mutations même des rapports de force, dans les besoins associés à la croissance rapide des économies – matières premières, sécurité des voies maritimes d'approvisionnement –, dans les disparités objectives de puissance et d'influence. Des frontières encore disputées, un passé récent non surmonté, des initiatives unilatérales, des tentatives de rééquilibrage faisant appel à des puissances extérieures, des investissements disproportionnés aux pays d'accueil, en seraient autant d'occasions ou de prétextes. Rivalités bilatérales (Chine/Japon, Chine/Inde)? Jeu triangulaire (Chine/Inde/Japon)? Émergence d'une superpuissance continentale (Chine) tentée de ou conduite à recréer une sphère tributaire? Cette contre-tendance nourrit les fantasmes géostratégiques, mais doit être prise en compte. L'après-guerre froide est terminée depuis une

décennie. Nous savons que nous sommes engagés dans une phase de transition dont le rééquilibrage de la planète constitue une donnée majeure, sans pouvoir cependant aller beaucoup plus loin dans le dessin des contours. Les plaques bougent.

**RÉMY HERRERA ET PATRICE JORLAND**

Dossier

30